

Post Tenebras Lux

La vie m'emmerde. Elle est si longue et se résume pourtant à si peu. Métro, boulot, dodo, métro, boulot, dodo : voilà le train de vie quotidien. Rien n'a changé, rien ne change, rien ne changera jamais. À vrai dire, je n'ai pas toujours pensé comme ça. Je me souviens avoir été un enfant rempli d'espoir, en voyant l'incessante évolution de la technologie. Je me souviens avoir imaginé réussir à en faire une chose parfaite, une chose si puissante, si intelligente, qu'elle aurait pu tout résoudre. Soigner les maladies incurables, aider les gens qui en avaient le plus besoin, guérir notre planète de toute la pollution... je la voyais même arrêter les guerres et restaurer ainsi la paix dans le monde. Comment des intelligences artificielles seraient-elles parvenues à faire tant de miracles ? C'est la question que je me pose encore maintenant. Mais l'imagination des enfants est telle qu'il est impossible de la détruire. Elle leur laisse le temps d'être naïfs, insouciantes et heureux. Elle leur laisse un moment de répit avant que la réalité, aussi affreuse soit-elle, ne les enveloppe petit à petit dans ses bras sales et couverts de blessures. Malgré tout, on aurait pu tant créer. Seulement, le voici, notre problème : on aurait pu. On aurait pu, on aurait pu. C'est bien beau, ça, "on aurait pu". Je hais notre espèce. Parce qu'on procrastine et qu'on est bête. Je hais notre espèce parce qu'on trompe, on se moque et on est constamment en compétition. Je hais notre espèce parce qu'on prône l'égalité, la paix et la tolérance alors que la terre entière sait parfaitement que le monde tourne autour du pouvoir et de l'argent. Je hais notre espèce parce qu'on est des putains d'hypocrites, et je hais notre espèce parce qu'elle s'est elle-même offerte à la Mort.

Six heures trente, le réveil sonne. À moitié réveillé, je tente tant bien que mal de l'éteindre, seulement pour faire tomber tous mes objets posés sur la petite table de nuit. Je grogne, la journée commence bien. C'est dur, de sortir du lit. Pourquoi est-ce toujours le matin, quand on a l'impression d'être littéralement dans notre oreiller, emmitouflé dans un nuage tout doux et bien confortable, qu'il faut se lever ? Un bon coup d'eau froide sur mon visage pourra peut-être remédier à ma lassitude. Dans la salle de bain, je m'observe dans le miroir. Des cheveux ondulés, blonds, mi-longs, qui cachent mes piercings et qui retombent sur mon visage. Il faudra peut-être que je me décide à les couper un jour. Il paraît que j'ai la même gueule que mon daron : malgré les traits fins, les pommettes saillantes et les fossettes, j'ai l'air sévère, dur, antipathique, voire même carrément méchant. J'ai de la peine à comprendre comment, et surtout pourquoi certaines personnes s'acharnent à mettre une personnalité complète à un simple visage. Mais bon, eux ont connu mon père et les humains adorent juger et spéculer. Peut-être pouvons-nous imaginer que voir ma tronche leur a rappelé quelques mauvais souvenirs, au vu des descriptions. Et franchement, je m'en fiche. S'ils ne veulent pas me parler, pas me voir, ou faire comme si je n'existais pas, tant mieux pour eux. Je me porte ravi de savoir que j'ai pu changer quoi que ce soit dans leur misérable vie. Au mois, j'ai les gentils yeux de ma maman : vert clair, à l'éclat vif et au regard distrait. À la seule différence que les siens ne s'ouvriront plus jamais.

L'injustice sous sa meilleure forme : les gens les plus gentils, les plus bienveillants, sont ceux qui partent avant tous les cons. Ça doit être à cause de ça que le monde n'est pas bien équilibré. Sept heures déjà, pas le temps de pleurer. J'enfile rapidement ma "combinaison". Un pantalon cargo noir, un sweatshirt de la même couleur et de grosses rangers, bien usées par le temps. Mais ne surtout pas oublier le plus important : le masque à gaz. Un truc bien moche et bien flippant, inventé en mille neuf cent quinze pendant la Première Guerre mondiale. Presque trois cents ans ont passé, et on utilise encore cette horreur. C'est censé nous protéger du surplus de pollution, des virus, des bactéries, et même de la radioactivité. Et je dis bien "censé", parce que ces masques "prodigieux" vont, certes, peut-être nous protéger de tout ce qui est biologique, mais du nucléaire ? Du foutage de gueule. Les hauts placés le savent très bien : notre fin est proche. La planète va pourrir, et nous avec. C'est pour cela que les heures de travail et les impôts ont augmenté. Leur nouveau remède miracle, c'est l'espace. Construire le plus de fusées possible, afin de partir polluer d'autres univers. Mais ce que la majorité de la population ne semble pas avoir compris, c'est que ces fusées ne s'envoleront qu'avec les riches. Ironie du sort, une majorité paye pour des vaisseaux immenses et luxueux, pour qu'au final les prix ne soient abordables pour seulement une minorité. Mais bon, sans doute est-il mieux de laisser les gens espérer jusqu'au bout, jusqu'à la dernière minute, que leurs efforts n'aient pas été vains. À quoi bon tenter de se battre, si tout n'est que peine perdue ? Sept heures quinze, je sors. Une légère brise d'automne fait tomber les feuilles mortes des arbres. Aussi surprenant que cela puisse paraître, il existe encore un semblant de végétation. Drôle de contraste, lorsque l'on voit les allées quasiment désertes, les déchets agglutinés au sol et les grands bâtiments industriels libérés de leur fumée noire dans le ciel. Un ciel qui, d'ailleurs, ressemble plus à une sorte de gros nuage gris, ne laissant passer que très peu de rayons de soleil. Je suppose que même si elle est sur le point de disparaître, la nature ne se laissera jamais abattre par des êtres aussi insignifiants que nous. Elle a trop vécu pour ça. Perdu dans mes pensées, je ne sens pas tout de suite la présence d'une main posée sur mon épaule. C'est n'est que lorsqu'il me semble entendre une voix familière et décidément enjouée que je tressaille avant de me retourner, interloqué.

-Encore et toujours à rêvasser, à ce que je vois !

Un sourire se dessine sous mon masque. Lui, contrairement au monde, j'espère qu'il ne changera jamais.

-Sacha, encore et toujours à venir fourrer ton nez dans les affaires des autres, à ce que je vois !

J'aperçois ses yeux bruns se plisser, comme des petits croissants. Je sais qu'il sourit aussi.

-Moi ? Fouineur ? Mais voyons, tu sais très bien que non !

Il m'assène une tape amicale sur l'épaule, avant de parler à nouveau.

-Bon, j'adorerai discuter un moment, mais il est sept heures vingt-trois et notre bus part dans quelques minutes. D'autant plus que le chef est allergique aux retardataires, alors si tu veux pas finir accidentellement dans un bidon de tétrachlorure de carbone, je te conseillerai de te bouger.

-Pas faux. Dépêchons-nous alors.

Durant le trajet jusqu'à l'usine, Sacha me raconte toutes ses péripéties des quelques jours de congé qui nous ont été accordés. Je crois qu'il n'y a que lui qui puisse me faire rire autant. Il est comme une sorte de lueur, petite, mais présente, qui m'aide à passer mes journées. J'essaye de rechercher son visage avant le port des masques à gaz. Je me souviens d'un jeune homme aux cheveux châtain clair, ondulés, comme les miens. Des taches de rousseur, il me semble. Ses yeux sont bleus, toujours autant pétillants. Sa personnalité me rappelle celle de ma maman : joyeux, curieux, doté d'une extrême gentillesse. J'espère ne jamais le perdre.

-Hé, tu m'écoutes ?

Je hoche la tête. Bien sûr que je l'écoute. Sept heures quarante-cinq, nous arrivons à destination. L'usine se dresse de toute sa hauteur devant nous. Elle est grise, avec un trait rouge au milieu, dessiné à l'horizontale, dont le nom, en rouge aussi, est inscrit dessus en grosses lettres. J'observe Sacha, l'air malheureux, qui finit par me donner un regard d'encouragement.

-Que la force soit avec toi, mon ami.

Je pouffe à sa blague. Il trouve définitivement toujours les mots. Je le regarde s'éloigner, avant de me diriger à mon tour vers les portes de ma section. Aujourd'hui, le chef nous a dit qu'on allait travailler sur un tout nouveau projet. Quelque chose de révolutionnaire, qui serait capable d'aider n'importe qui, pour n'importe quoi, même dans les moments les plus durs, comme ceux que nous vivons actuellement. Un peu ironique de dire "nous", alors qu'avec tout le fric qu'il se fait, il sera l'un des premiers à partir vers les nouveaux mondes. La séance est longue. Le boss se perd dans ses explications et comme à chaque fois, je manque de m'endormir. Jusqu'au moment où il nous montre ce à quoi le fameux projet ressemble. C'est un casque ? Ah. Un casque virtuel ! S'il est assez bien construit, il sera capable pour l'humain de se créer une nouvelle vie à travers celui-ci. Pour la première fois, un sentiment particulier me traverse le corps. L'envie. C'est trop beau pour être vrai. Une échappatoire se dresserait-elle vraiment là ? Juste devant moi ?

-Il faudra quelqu'un pour l'analyser et faire des finitions. C'est plutôt complexe. Vous aurez spécialement le droit de l'emmener chez vous pour travailler dessus. Les résultats que vous trouverez devront être communiqués de suite à l'usine, afin de pouvoir créer d'autres merveilles comme celle-ci, explique le boss avec sérieux. Ce travail doit impérativement être réalisé au plus vite. Vous me

comprenez, dit-il avec un ton mielleux, si nous réussissons ce projet, nous gagnerons assez d'argent pour faire évacuer la Terre au moins trois fois !

Ne laissant pas le temps aux autres employés de comprendre la situation, je m'empresse de lever la main. Le chef semble étonné d'une réaction si rapide.

-Vous vous rendez compte que c'est un travail qui vous demandera beaucoup de temps et de concentration ? Rien de cela ne doit être pris à la légère. Me suis-je bien fait comprendre ?

J'affirme avec entrain. Évidemment que je le sais. Mais pour revivre, je suis prêt à payer n'importe quel prix.

Cette journée me semble interminable. Je me réjouis tellement de tester ce casque que je n'arrive plus à tenir en place. Au moment de partir, je ne salue même pas mes collègues et fonce directement vers le bus, qui se prépare à partir. J'ai caché l'objet dans mon sac, je ne veux pas en parler à Sacha, sinon il va s'inquiéter. "Il faut prendre la vie comme elle vient et vivre le moment présent, tu ne penses pas ?" Voilà mot pour mot ce qu'il me dirait. Dix-huit heures trente-deux, je rentre dans mon appartement. Je ne prends pas la peine de me doucher ni de manger, et je fonce directement dans mon bureau. Là, j'examine le casque virtuel. Un si petit objet sera-t-il vraiment capable de faire une si grande différence ? Avec excitation, je l'allume et l'enfile sur ma tête. Le néant s'offre à moi. Rien. Pas de bruit, pas de sensation, juste un bourdonnement désagréable sifflant dans mes oreilles. Énérvé, je retire brusquement le casque. Respire. Respire, le chef a bien dit qu'il fallait faire des finitions. Très bien, alors. Défi relevé. Je passe toute la nuit à comprendre comment fonctionne cet engin. À le programmer, enlever des codes, en rajouter, couper des fils, en rajouter, j'ai l'impression de ne faire que ça. Je crois que j'ai quand même fini par m'endormir, car il me semble que le jour arrive trop vite. J'envoie rapidement un message à Sacha, pour l'informer que je serai dans l'incapacité de venir aujourd'hui. "Raisons professionnelles", lui ai-je dit, accompagné d'un smiley faisant un clin d'œil. Mais pas d'inquiétude, demain, je serai là. Je continue mon travail et mes recherches. Une heure passe. Puis deux, puis trois. À la fin de la journée, j'ai l'impression d'avoir les yeux carrés, tellement j'ai passé de temps sur mon ordinateur à programmer ce fichu casque. Ma tête tourne, mon estomac gargouille si fort que je ne serais pas étonné si les autres locataires l'entendaient, et mon état de fatigue est tel que je pourrais presque fondre au sol pour ne jamais me relever. Une seule notification suffit à me réveiller complètement. "Le système est complet et prêt à être exploité". Je répète cette phrase à haute voix, comme pour essayer de me convaincre du résultat. J'ai réussi ? Pour la deuxième fois, je place le casque sur ma tête. L'existence s'offre à moi. Tout. Les sons, les perceptions, les sensations. Il y a longtemps que je ne m'étais senti aussi vivant. Et je suis celui à avoir créé ça ? Je ferme les yeux et je prends le temps de respirer. Ce que je veux c'est un monde rempli de végétation,

d'arbres fruités et de champs multicolores, tellement fleuris qu'il ne serait plus possible d'en distinguer autre chose. Je veux un ciel bleu, dans lequel je peux voir le soleil briller de toute sa lueur. Je veux des jolies petites maisons, peinturlurées de bleu, de jaune, de rose et de vert. Je veux des animaux, pleins d'animaux, qui pourraient venir se reposer dans mon jardin, parce qu'ils y seraient en sécurité. Je veux la paix, juste la paix et rien d'autre. Je veux un monde parfait pour y vivre avec les personnes que j'aime. Je veux quelqu'un avec qui partager mes passions et mes secrets. Quelqu'un qui m'aime pour qui je suis. J'inspire et ouvre les yeux. Un sentiment d'émerveillement me traverse : tout ce que j'ai souhaité, là, devant mes yeux. Un rêve qui prend forme. Je ressens une douce brise, qui fait bouger les feuilles vertes, pleines de vie, des arbres se tenant majestueusement aux alentours. J'entends les oiseaux chanter, je ressens la chaleur du soleil sur ma peau, et l'humidité de l'herbe qui chatouille mes pieds. Le jardin d'Eden se dresse devant moi. Je regarde encore une fois ce paysage idyllique, avant de retirer le casque. Comme un poids, lourd et insupportable, la réalité retombe sur mes épaules. J'ai trouvé la solution, et maintenant, je vais devoir communiquer mes découvertes au bureau. Ils me reprendront le casque. Un soupir s'échappe de mes lèvres, qui forment à présent un rictus narquois. Tout m'a été pris, pourquoi n'aurais-je pas le droit de vivre encore quelques instants de pur bonheur ? Personne ne le saura, si je le garde un peu plus de temps avec moi.

Six heures trente, le réveil sonne. Je commence ma routine habituelle, mais quelque chose dont je ne parviens pas encore à mettre la main dessus me chiffonne. Dans le bus, je n'écoute pas Sacha et le regarde sans vraiment le voir. Mes yeux se posent sur la vue extérieure : des rues sales et des animaux morts. L'air fait mal. Il est froid, dur et respire la tristesse. On croirait presque que la Mort nous suit, en ne semant que malheur sur son passage. Arrivé au job, je n'ai qu'une envie : repartir. Le jour entier se déroule à peu près comme ceci : "Le casque virtuel ? Ah, c'est du complexe comme j'en ai jamais vu. Pfff, combien de temps ? Mmh, probablement quelques semaines. Non, non, je gère." De retour à la maison, je suis incapable de penser à autre chose que ce casque. Je dois le remettre. Et encore une fois, les sensations affluent. Je me sens si bien. Avant que je ne puisse faire un quelconque mouvement, une main se pose soudainement sur mon épaule et je me retourne, surpris.

-Sacha ?

Sauf que ce n'est pas lui. A la place, je vois une fille, d'environ mon âge. Elle est belle, dans sa jupe rose bonbon qui contraste avec le champ empli de verdure qui se dresse autour d'elle. La brise caresse timidement ses longs cheveux roux, tressés élégamment à l'arrière de sa tête. Elle a les yeux verts, comme moi. Elle sourit. Elle me sourit. Perplexe, aucun mot ne sort de ma bouche. Elle prend la parole à ma place, d'une voix tendre et timide :

-Salut... ?

D'innombrables questions se mélangent dans ma tête : qui est-ce ? C'est moi qui l'ai appelée ? Que fait-elle ici et comment un autre humain peut-il communiquer avec moi ? Je suis le seul à avoir ce casque. Enfin...encore faut-il que ce soit un humain. Une intelligence artificielle, alors ? Des questions futiles, je perds du temps.

-Heu...salut ?

Elle rigole doucement.

-Ma foi, tu m'as l'air plutôt timide. Je ne crois pourtant pas avoir l'air si malfaisante, n'est-ce pas ?

Elle m'adresse un clin d'œil amical, avant de finir son petit discours.

-Eva, enchantée.

Je pèse le pour et le contre : est-ce une bonne idée de lui adresser la parole ? Peut-être. Ai-je le choix ? Au pire, je peux toujours enlever le casque. Mais pourrais-je alors le remettre après ? Bon. Ai-je quelque chose à perdre ? Non. Je pousse un léger soupir.

-Moi c'est Lucas, enchanté.

Elle me regarde d'un air songeur, puis elle sourit à nouveau.

-Lucas...Lux.

Je fronce les sourcils, ne comprenant pas ses derniers mots.

-Lux signifie lumière en latin. Ton nom en est un dérivé. Tu viens apporter de la lumière, Lucas ?

Je sens mon visage rougir, et laisse échapper un rire gêné. De la lumière ? Ce monde n'en a pas besoin. Voyant que je ne réponds pas, Eva tend sa main vers la mienne.

-Viens, Lucas. On dirait qu'en réalité, c'est plutôt toi qui as besoin de lumière. Je le vois dans tes yeux. Viens avec moi, tu verras, c'est si beau ici. Exactement comme tu l'as toujours souhaité.

Je prends sa main, sans me poser de questions. D'ailleurs, elles s'effacent aussitôt. À quoi bon se prendre la tête, quand on a tout ce que l'on désire ?

Les jours passent et je ne retourne pas au travail. Je ne donne des informations ni aux collègues ni à Sacha. J'ai mieux à faire. J'ai tout pour moi, je peux bien en profiter. De toute manière, les décollages sont prévus pour dans quelques mois, ce qui signifie que le destin de la planète est définitivement scellé. Autant passer mes derniers moments au paradis, avec elle, et laisser le reste se détruire. Eva est

magnifique. C'est la lueur magique qui complète toutes les autres. Je reste avec elle jour et nuit. Rien n'est jamais passé aussi vite. Honnêtement, je ne sais plus si je vis, si je mange, si je respire ou même si je parle. Mais je sais que je l'aime.

-Tu sais ce qu'a dit un illustre homme, Lucas ?

Assis l'un à côté de l'autre, nous regardons le soleil se coucher. Le ciel est nuancé de couleurs chaudes. Le jaune reflète la vie, l'orange est l'authenticité et le rouge incarne l'amour et la passion. Tout est si calme. Si beau. Si parfait.

-Non, je ne sais pas.

Ma main effleure délicatement la sienne, et nos doigts s'entrelacent.

-"Vivez comme si vous deviez mourir demain". Tu ne trouves pas ça beau ?

-Si, très.

Elle pose sa tête sur mon épaule. J'aimerais lui dire à quel point je l'aime, à quel point je suis heureux de l'avoir rencontrée, et qu'il m'importe peu qu'elle soit considérée comme réelle ou non, elle fait partie de mon monde à part entière. Pourtant, un mauvais pressentiment s'empare de moi. La chaleur qui auparavant m'entourait n'est plus présente. Le coucher de soleil est flou, comme un mirage, comme s'il n'avait jamais existé. Je n'entends plus les bruits, je ne vois plus les couleurs, je ne ressens plus Eva. Eva...la panique, fulgurante, soudaine, douloureuse, pénètre en moi. Je retire le casque. Essoufflé, je la cherche désespérément. Pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Je ne demandais qu'un peu d'amour, de paix et de sérénité avant la fin. C'est vraiment trop demander ? Non. Ils ne peuvent pas me l'enlever. J'ai créé ce casque et son programme. J'ai créé ce monde et tout ce qui allait avec. J'ai créé mon paradis, alors pas question de retourner en enfer.

C'est le premier jour d'hiver, lorsque je déboule dans le bureau de mon chef, furieux. La neige tombe violemment et le vent tape contre les grandes fenêtres vitrées qui entourent la pièce.

-Bonjour, Lucas.

Il sirote une tasse de thé et je constate que rien n'a changé : une voix mielleuse, des yeux froids, un sourire sarcastique dessiné sur son visage, rendant ses traits encore plus sévères.

-Qu'est-ce que vous avez fait ? Je sais que c'est vous !

-Oh, vous voulez parler du casque ? He bien, permettez-moi de vous retourner la question. Qu'est-ce que vous avez fait ? N'est-ce pas vous qui aviez promis de faire les modifications au plus vite, afin de mettre cet engin rapidement sur le marché ?

-C'est fait ! Je l'ai fait ! Pourquoi avez-vous tout effacé, espèce de connard ? J'avais enfin mon paradis !

Un rictus amer se peint sur ses lèvres, il me regarde, amusé.

-Votre paradis, Lucas ? Voyons, rendez-vous bien compte, le paradis n'est composé que de lambeaux des enfers.

Je me retiens d'exploser de rage. Respire. Respire, il n'en vaut pas la peine.

-Vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi l'avez-vous effacé ?

L'homme pousse un long soupir, ennuyé, et lève les yeux au ciel.

-Mon Dieu, Lucas, qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? Évidemment que le casque virtuel allait s'arrêter. C'est là tout le principe des affaires : je commence par le vendre en grande quantité et à petit prix. Les gens se battent pour les avoir. Ils en veulent tous un. Au bout d'un certain temps, pouf ! Obsolescence programmée. Le système ne fonctionne plus. Mais ce casque était si bien ! Il permettait aux gens de penser à autre chose avant qu'on ne les abandonne comme des chiens, pour crever avec la planète. Alors ils en veulent un nouveau, plus performant, à tout prix. Et rebelote. Vous pigez le principe, Lucas ?

Confusion, colère, tristesse, tout me passe par la tête. Comment ai-je pu être aussi aveugle ? Le monde tourne autour de l'argent et du pouvoir. Les riches seront les seuls à pouvoir se sauver. Toi, tu n'as rien. Tu n'as jamais rien eu, et tu n'auras jamais rien. La voilà, ta réalité. L'envie de me battre disparaît instantanément. Je baisse les yeux et me dirige lentement vers la porte.

-Oh, et Lucas ? Vous êtes viré. Profitez bien des derniers jours, vous aurez plus de temps pour vous ! La dernière chose que j'entends avant de claquer la porte du bureau est celle de son rire criard, brisé, qui me frustre au plus haut point. Je marche, sans but, dans les couloirs de l'entreprise. Quelle vie de merde. On est né pour mourir. On n'a même pas eu le choix. Je m'appête à sortir, lorsque je me souviens : il y a bien quelqu'un ici qui mérite des excuses. Je me dirige dans la section verte, celle des chimistes. Il est quatorze heures trente. Sacha doit être là. J'aperçois mon ami, occupé à mélanger des produits brunâtres, à l'odeur méphitique, les uns aux autres. Une petite lueur d'espoir dans les ténèbres. Je n'ai même pas le temps de m'approcher qu'une paire de bras m'enlacent déjà, avec force. Une voix inquiète, tremblante, chuchote dans mon oreille.



-J'ai eu tellement peur ! T'étais passé où, idiot ?

Il me secoue fermement et me regarde droit dans les yeux.

-Trois mois que je ne t'ai pas revu ! Aucune réponse à mes messages ou à mes appels, ni même quand je suis venu frapper à ta porte !

Il se met à m'inspecter de haut en bas, sûrement à la recherche d'une quelconque blessure.

-On t'a fait du mal ? Tu vas bien ? Je t'en prie, Lucas, tu as le droit de demander de l'aide...je suis ton ami, non ?

Je rigole à sa réaction. Du Sacha tout craché. Toujours à vouloir le mieux pour les autres. La pure définition de l'abnégation. Je retire doucement ses mains de mes épaules.

-Tout va bien, Sacha, je te le promets. Juste quelques petits soucis par-ci, par-là, mais tu me connais. Rien de très grave.

Il n'a pas l'air convaincu. Ses grands yeux bleus ont perdu leur éclat. Comme si dès que son humeur changeait, eux aussi devaient changer. Une seule larme coule, qu'il essuie rapidement, avant de se reprendre en main.

-D'accord, tu n'es pas obligé de me dire. Mais sache que je suis là pour toi, que je t'écoute volontiers, quel que soit le moment. Pigé ?

Je hoche la tête, me forçant à sourire alors que la culpabilité reprend lentement le dessus.

-Pigé.

J'ai froid. Des lames de glace semblent traverser mes vêtements pour venir se planter sèchement dans chaque partie de mon corps. La neige me glace le visage et le bout des doigts. Je m'arrête d'un coup, me laisse tomber sur le sol gelé et observe les flocons tomber. C'est tellement joli. Plein de petites étoiles, de minuscules étoiles qui dansent dans le ciel. "Vivez comme si vous deviez mourir demain". Est-ce qu'elle savait ? Est-ce qu'elle savait pour nous ? Pour elle ? Pour moi ? Comment vivre l'abominable vérité après le mensonge si parfait ? Je me lève nonchalamment et continue ma marche. Fuir, partir loin, c'est là mon seul vœu. Je passe devant les infrastructures délabrées et abandonnées, les rues salies par la pollution, les voitures cassées et les lampadaires n'éclairant de leur lueur brisée qu'une infime partie de la route. Vingt et une heures vingt et une, je suis hors de la cité. Des souvenirs s'entremêlent dans mon esprit : moi, gamin, courant joyeusement dans un des seuls prés intacts près de notre ville. Ma maman me regardant avec amour, et souriant à chaque fois que je lui rapportais des

fleurs, voire même des cailloux, auxquelles je trouvais constamment une signification complètement erronée. Enfin bon, le cœur y était. Mes lèvres forment un petit sourire nostalgique. Quand est-ce que tout cela a tant changé ? Je m'assieds dans ce qu'il reste d'herbe, couverte d'une fine couche de neige. Là, je regarde le paysage. C'est gris, froid, nuageux. Ça ressemblerait presque plus à un cauchemar. Et pourtant c'est si apaisant. Pour la deuxième fois, je me laisse tomber au sol et ferme les yeux. Je repense à ma maman, à toutes les fois où j'ai ri avec elle, où j'ai cuisiné, chanté, dansé...à toutes les fois où elle m'a réconforté, où elle est venue sécher mes larmes pour finir par me faire pleurer de rire. Mes pensées se tournent ensuite vers Sacha. À toutes les fois où on a fait des conneries ensemble, mais qu'au final c'était toujours drôle parce qu'on était justement ensemble. À toutes les fois où on a ri, où on a parlé de nos films préférés, où on s'est disputés puis réconciliés. Ah, Sacha...si tu savais à quel point je m'en veux de ne pas être désolé. Je n'ai pas peur lorsque j'enlève mon masque. Ni quand je respire l'air âcre qui s'échappe de la terre. Je n'ai pas peur lorsque je sens ma gorge se nouer. Ni quand l'air dans mes poumons commence à manquer. C'est pour admirer que j'ouvre les yeux une dernière fois. Pour admirer les petits points blancs, qui voltigent doucement dans le ciel, et viennent se poser délicatement sur mes joues et le bout de mon nez. Dans mes pensées maintenant brumeuses, je me rends compte que la Mort n'est pas si terrible qu'il n'y paraît. Elle me recouvre de l'éternel voile de la nuit, et me guide patiemment au travers des ténèbres. Elle me susurre des mots à l'oreille : il faut clore mes paupières. Je la laisse m'emporter. Elle, au moins, elle sait où aller. Mon ultime pensée est pour Eva. S'il existe réellement un au-delà, alors nous nous retrouverons là-bas. Aucune barrière, aucune limite, rien. Juste de l'amour, entre deux personnes qui n'ont jamais eu le choix.